

Stéphane Pucheu

HOMO SAPIENS SAPIENS

ou

UN MONDE EN RUINE

L'imagi
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-172-8
EAN: 9782355541728

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

Stéphane Pucheu

HOMO SAPIENS SAPIENS

ou

UN MONDE EN RUINE

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

HOMO SAPIENS SAPIENS

ou

UN MONDE EN RUINE

Cette fois-ci, je crois bien que ma mémoire est encore plus précise que d'habitude, encore plus nette. Plus nette que jamais, sans doute.

Il me faut donc relater ce que je suis en train de vivre, de vivre et de voir pour être tout à fait exact. Une fois de plus, à nouveau, les mouvements contradictoires ou complémentaires entre les fantasmes et la réalité affichent leur dynamique, un moteur inlassable qui permet, j'en ai conscience depuis longtemps, un éclairage mutuel atteignant parfois des sommets d'esthétique.

Tandis que ces quelques phrases se forment dans mon esprit, je viens à peine de me réveiller. Et c'est avec nonchalance – ou plutôt dilettantisme – que je repousse les draps du lit sur le côté, de manière oblique, avant de me redresser légèrement sur les avant-bras, en équerre. Puis, debout face au miroir de la surface intégrée à ma chambre et qui fait office de salle de bains, je regarde mon visage, sans m'attarder. Mes cheveux relativement courts sont en désordre et mes joues sont comme coiffées par une barbe de quelques jours, peut-être trois ou quatre. Me retournant, j'observe la physionomie de ma chambre, une grande pièce au milieu de laquelle se trouve un lit spacieux blanc,

flanqué de tables de chevet blanches elles aussi. Le sol, un parquet récemment verni est de couleur beige, un beige clair, uni. Le plafond et les murs sont blancs également.

Ensuite, je projette mon regard sur le côté, ma nuque ayant effectué un quart de rotation à gauche. À travers la baie entièrement pénétrée par la lumière du matin, j'aperçois la ville.

Curieusement, à ce moment-là, en ce jour précis, je sens que mon identité importe peu. Pourtant, j'occupe une fonction particulière, je m'adonne à des loisirs, je côtoie des gens tout à fait charmants et d'un commerce très agréable... Mais cela n'est rien à côté de ce que je vois, de ce que je sens.

C'est donc dans un état d'esprit qui me semble de moins en moins particulier au fur et à mesure que s'écoulent les minutes que j'aborde cette matinée, avec la ferme intention de voir de plus près ce qui m'attire, ce qui m'appelle devrais-je ajouter. Chargé de nombreuses et différentes données issues de mes connaissances acquises et en cours, fort d'émotions perceptibles ou indicibles – celles-là mêmes procurées par les êtres habituels qui me sont chers – traversé par des questionnements incessants qui trouvent une réponse ou restent en suspens, je me prépare à sortir afin de voir véritablement la réalité en face.

Alors que je referme la lourde porte d'entrée en bois massif, je remarque la présence de frimas au cœur de la rue principale, des frimas entrecoupés d'une lumière vive et claire, celle d'un soleil matinal et automnal. À gauche, dans la direction que je prends, c'est comme un halo jaune pâle qui se dessine entre les derniers édifices du bout de l'avenue. Plus j'avance vers lui et plus le brouillard se dissipe, faisant place nette, au bout de quelques minutes, à un bleu pâle, immaculé. Maintenant, il m'est possible de voir la cité en toute clarté.

Affublé d'un manteau noir, d'une écharpe et de bottes, je foule l'asphalte d'un pas régulier et assuré, les mains dans les poches. Bien vite, je ne tarde pas à me rendre compte du changement brutal de température qui m'oblige à me découvrir. Immobile, je retire mon manteau et le pose sur mon épaule, le tenant par le col. C'est alors qu'apparaissent dans mon esprit des images, des souvenirs d'une époque révolue – dans tous les cas appartenant au passé – qui s'imposent sans doute par la puissance de leur esthétique. Laticlave, angusticlave... des appareils élégants sur des épaules et des bustes masculins, statiques dans une assemblée ou mobiles dans une cité...

Le changement rapide de température, l'irruption soudaine de souvenirs, ont-ils un lien ? En ont-ils de surcroît avec la physionomie de la ville dans laquelle je suis ? Sont-ils annonciateurs de quelque chose de particulier ?

À l'approche des feux de circulation qui précèdent un carrefour, une scène tout à fait inattendue se produit : débouchant de l'avenue perpendiculaire à celle où je me trouve, une meute de cavaliers – des auxiliaires de l'ordre – emprunte le même trottoir que moi, au trot. Ils sont quelques-uns, hommes et femmes, à chevaucher dans la même direction, en file indienne. J'ai le temps d'admirer leurs montures, des chevaux à la musculature imposante – imposante mais sans excès – des chevaux parfaitement brossés, au poil luisant, en pleine forme donc, j'ai le temps également d'entendre l'impact des sabots sur le bitume, comme un cliquetis rapide et net, qui se poursuit pendant un moment qui me semble long, très long, jusqu'à finalement s'évanouir.

Où vont-ils ? Poursuivent-ils quelqu'un ? Sont-ils simplement de patrouille ? Leur manœuvre est-elle une opération d'intimidation ? Poursuivant ma route, je me dis que cette promenade, quelque part, tient toutes ses promesses. Et que je ne suis pas au bout de mes surprises, sinon de mon étonnement.

Après avoir traversé le premier carrefour constitué de trottoirs arrondis, je passe devant ce qui ressemble à un monument historique : un édifice en pierre blanche, d'architecture classique, s'élevant sur plusieurs étages. Une partie de ses façades est en rénovation, des échafaudages en aluminium y étant accolés. Le temps a quelque peu érodé certains angles, tandis que la poussière et les émanations de gaz ont marqué la pierre de leur empreinte noire, un aspect sombre qu'il faudra éclaircir. L'entrée de l'édifice, curieusement, est ouverte. Grande ouverte même puisqu'il est possible de pénétrer dans les lieux sans la moindre difficulté : la porte se résume à un large rectangle vide tandis que les fenêtres, sur les côtés, ne sont que des espaces entre les murs. Comme si le rez-de-chaussée avait été soufflé par une quelconque explosion, ne laissant debout que l'armature de l'ensemble. Maintenant au milieu de la salle, j'observe les lieux. Les murs ont été entièrement dégagés. Seule une mince pellicule de poussière, à en juger la trace discrète que laisse chacun de mes pas, habite le sol. Puis, m'avançant vers le fond où se trouve une ouverture obscure, je perçois des voix provenant sans doute du premier étage. Dans la pénombre, je remarque un escalier à partir duquel les voix se font plus précises, à partir duquel je distingue des propos tout à fait clairs : « (...) ce style est vraiment sans intérêt. D'ailleurs, c'est un non-style ou une absence de style. Voilà la vérité » ; « (...) tout est dit ; tout est donné, c'est une subjectivité archaïque, du passé, qui n'a plus rien à voir avec ce que nous sommes aujourd'hui » ; « (...) quelle perte de temps... ».

Des voix d'hommes et de femmes se parlent, des échanges virulents ont lieu, exprimant des points de vue contradictoires : « C'est pourtant simple. Il est impossible de dissocier la forme et le fond », dit une autre voix de manière calme, nette et posée, une voix d'homme. Ce quorum, de quoi peut-il débattre ? Sans doute de littérature étant donné les mots utilisés. Mais qui sont-ils ? Un groupe de passionnés, d'amateurs, qui se retrouvent régulièrement

pour parler de littérature ? Un cercle d'universitaires ? Le comité de lecture d'une maison d'édition ayant provisoirement déménagé ? Dans tous les cas, le contraste entre cet affrontement de convictions, de points de vue – ce débat animé en somme – et l'aspect abandonné, déserté du lieu crée une atmosphère singulière et étonnante, toute particulière.

À nouveau dans la ville, sur la grande artère, je poursuis ma déambulation, toujours dans la même direction. Au moment où je parviens à un autre croisement, un double événement se produit qui sollicite deux de mes sens, la vue et le toucher, et ce de manière conjointe. Tandis que la physionomie de la ville change brutalement, des jardins et des villas succédant aux commerces et différents édifices, une brise glaciale investit la rue, par rafales intermittentes. Je suis donc contraint de me revêtir, de remettre mon manteau sous peine de prendre froid. J'effectue les quelques gestes nécessaires sans quitter des yeux ce qui est maintenant devant moi, je veux parler de ce nouveau paysage urbain comme sorti de nulle part, synonyme d'une autre ville qui serait contiguë à la première. Ces maisons cossues, en pierre blanche, sont toutes entourées de carrés verts méticuleusement entretenus. Leurs architectures ont à la fois des formes spécifiques et des ressemblances. Sur quelle distance s'étirent-elles ? Quatre-vingts mètres ? Cent mètres ? Davantage ?

Deux villes qui se rejoindraient comme ayant suivi leur propre développement. Pourtant, à bien y regarder – et sans m'y attarder tant ma curiosité me pousse déjà à continuer, à aller toujours plus loin – je remarque une sorte de césure entre les deux zones urbaines, caractérisée par une nouvelle voie en chantier...

Au bout de cette zone résidentielle, le paysage urbain change encore. C'est maintenant un parc qui impose sa présence, à partir du côté droit et jusqu'au milieu, le côté gau-

che offrant une vue profonde sur une large rue où, comme au début, de grands bâtiments occupent l'espace, des deux côtés. J'aimerais visiter ce parc, y faire une halte afin de véritablement l'apprécier, mais ce détour me retarderait dans mon avancée, mon cheminement de plus en plus décidé. Je m'approprie quelques instants sa forme à travers la hauteur majestueuse de ses arbres – sans doute des chênes et des hêtres – leur densité ainsi que les différents tons inhérents à la plupart des végétaux et souvent repris par les peintres, je veux parler du noir, du bleu ou encore du vert. Jeux d'ombres et de lumière, contrastes naturels, ce tableau en mouvement est maintenant imprimé dans ma mémoire, je peux donc poursuivre de l'autre côté.

L'espace est plus sombre, eu égard à la masse des édifices qui se jouxtent, à la présence importante et répétée du béton. Alors que mon regard s'élève vers le sommet de la première tour que je suis en train de longer, je sens une masse apparaître brusquement devant moi, de manière inattendue. Sans doute alerté par un bruit particulier – celui d'ongles sur le bitume – j'aperçois à une bonne dizaine de mètres devant moi un molosse qui vient de surgir d'une ruelle perpendiculaire. Il s'agit d'un canidé, d'un large et robuste chien blanc au poil court. Au poil court et soyeux devrais-je ajouter, car mon instinct ou plutôt ma main, en toute décontraction, a rejoint son corps, en commençant par sa tête avant d'atteindre ses flancs. L'animal est magnifique. Un instant statique, il me regarde fixement, fixement et chaleureusement. Sa gueule est ouverte, montrant des crocs légèrement saillants et une langue mobile qui évacue la transpiration. Puis, ma main s'extirpe de cette masse, de ce matériau de chair immense, immense et blanc qui vient de retendre ses muscles afin de poursuivre sa route en direction du parc. J'entends de nouveau le bruit des ongles sur le sol, un cliquetis rapide qui peu à peu s'évanouit, tout comme la forme du molosse qui ne devient plus qu'un point blanc...

[...]

Table des matières

Homo Sapiens Sapiens ou Un monde en ruine	7
Seul ou survivant	27
L'écran	35
Martial	43
Spectrale ou indécise	51
Remparts	59
Ancien et nouveau	65
La muraille	71

du même auteur

— **Le dernier homme** *sui*vi de **Étrange Éros**

Le chasseur abstrait éditeur – 2009

— **Pour une véritable littérature**

Le chasseur abstrait éditeur – 2010

— **Une fresque particulière**

Le chasseur abstrait éditeur – 2010

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer avril 2011

ISBN : 978-2-35554-172-8
EAN : 9782355541728

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011



Stéphane Pucheu est né à Pau, en 1970. Il vit dans le Lot-et-Garonne. Avant tout passionné par le savoir, il a suivi des études de Sociologie, puis d'Histoire, obtenant respectivement une Maîtrise et une Licence. À travers « l'odyssée libérale » comme il aime à le dire, cette époque qui nous oblige à changer de métier, il a travaillé dans l'administration comme opérateur de saisie, dans le secteur social comme aide-éducateur, puis dans l'enseignement associatif comme précepteur, avant de devenir journaliste, à partir de 2007, dans la presse écrite. Cette dernière expérience s'est achevée en 2008, une expérience marquée par la participation à la création du premier journal hebdomadaire d'informations locales, un journal gratuit, Sept en Lot-et-Garonne.

Étonnant par son acuité, cet ensemble de nouvelles forme un tout à lire comme un roman.
Le style est dense et sans concession comme il convient à ce genre bref et net.

Prix: 15€



www.lechasseurabstrait.com